

Reconnaître le Ressuscité à travers le quotidien de la vie *

Gérard SIEGWALT

Reconnaître le Ressuscité. Thème de ces trois temps de réflexion. Le premier jour, le jeudi saint, nous avons évoqué l'histoire des pèlerins d'Emmaüs, grâce à l'évangile de Luc, au chapitre 24. Et nous avons parlé de la reconnaissance du Ressuscité par l'écoute, à travers l'écoute. Hier, vendredi saint, en parlant de l'apparition du Ressuscité à Thomas, nous avons parlé de la reconnaissance du Ressuscité à travers les plaies touchées. Aujourd'hui, samedi saint, nous évoquons l'apparition du Ressuscité au bord du lac de Tibériade. Dans le quotidien de la vie. Dans les signes qui se manifestent dans le quotidien de la vie.

Cette histoire, que nous lirons dans un instant, se passe au lac de Tibériade. Un autre nom pour ce lac, c'est le lac Génézareth. Il se trouve en Galilée. La Galilée, c'est tout au nord, avec Nazareth, Cana, Capharnaüm. C'est là que Jésus a commencé son ministère. C'est là qu'il a appelé les apôtres. La Galilée, c'est au nord de la Samarie, qui elle est encore au nord de la Judée. La Judée, avec Jérusalem, avec Béthanie, avec Emmaüs. La Galilée, pays d'origine des premiers apôtres. Le matin de Pâques, selon les évangiles de Marc et Matthieu, les deux premiers évangiles, le matin de Pâques, l'ange au tombeau avait annoncé aux femmes que celui qu'elles cherchaient n'était pas là. L'ange leur avait dit : « Il vous précède en Galilée, c'est là que vous le verrez comme il vous l'a dit ». En Galilée. Cependant, l'évangile de Luc dont nous avons parlé il y a deux jours, ne parle que des apparitions du Ressuscité à Jérusalem, ou entre Jérusalem et Emmaüs. L'évangile de Jean, que nous avons lu hier au chapitre 20, situe également les apparitions du Ressuscité à Jérusalem. Après celle du matin de Pâques à Marie de Magdala, il mentionne l'apparition du Ressuscité aux douze qui sont enfermés dans la chambre haute, à qui Jésus se présente en disant : « la paix soit avec vous ». Il souffle sur eux. C'est une nouvelle petite Pentecôte, après celle au pied de la croix dont nous avons parlé hier soir, la petite Pentecôte pour Marie et pour le disciple bien-aimé. Le soir de Pâques, une Pentecôte pour les douze réunis. Jésus souffle sur eux : « recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis ». Et puis, la grande Pentecôte éclatera cinquante jours après, mais elle se prépare déjà, pendant tout ce temps qui précède le cinquantième jour.

Jean, dans le chapitre 20, parle aussi des apparitions à Jérusalem et après celle du soir de Pâques, celle, huit jours après, à Thomas. Nous en avons parlé hier. Voilà que, au chapitre 21 de son évangile, une apparition se situe en Galilée, comme celles qui sont indiquées par Matthieu et par Marc ont leur place en Galilée.

Le chapitre 21 de l'évangile de Jean est un appendice. Il y avait une conclusion déjà à la fin du chapitre 20. Nous avons lu le début de cette conclusion hier. Après l'apparition à Thomas, Jean l'évangéliste dit : « Jésus a accompli en présence des disciples encore bien d'autres signes qui ne sont pas relatés dans ce livre ». Il vient d'en mentionner deux : le premier, l'apparition aux douze le soir du dimanche de Pâques ; le deuxième signe, l'apparition à Thomas huit jours après. « Bien d'autres signes qui ne sont pas relatés dans ce livre. Ceux-là l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en lui ».

Le chapitre qui suit, le chapitre 21, est un appendice. Un ajout à l'évangile. Et ce chapitre 21 se termine par une nouvelle conclusion qui est d'une autre main que celle de l'évangéliste, mais où cette autre main certifie que c'est le même évangéliste qui a ajouté cet appendice du chapitre 21. C'est le disciple bien-aimé dont il est question aussi dans ce dernier chapitre 21. Et voici la conclusion :

* Ce texte est établi à partir de l'enregistrement d'une cassette audio. Le style oral a été conservé. Les crochets servent à indiquer les parties manquantes.

« C'est ce disciple – le disciple bien-aimé – qui témoigne de ces faits et qui les a écrits et nous savons que son témoignage est véridique. Jésus a accompli encore bien d'autres actions. Si on les relataient en détail, le monde même ne suffirait pas, je pense, à contenir les livres qu'on en écrirait ». Comme pour dire : l'histoire de Pâques continue. Comme pour dire : l'histoire de Pâques continue dans *notre* Galilée, dans la Galilée de chacun d'entre nous, comme l'histoire de Pâques continue pour les premiers disciples dans *leur* Galilée d'origine.

Il y a ainsi dans les évangiles, deux traditions. L'une qui place les apparitions du Ressuscité à Jérusalem. C'est celle de Luc et c'est celle de Jean 20. L'autre tradition qui place les manifestations, les apparitions du Ressuscité en Galilée. C'est celle de Marc, et de Matthieu, et c'est celle de Jean 21. L'évangile de Jean combine les deux traditions et indique par là qu'elles sont en fait complémentaires. Elles sont complémentaires comme est complémentaire notre expérience dans la Jérusalem qu'est Sylvanès pour nous et l'expérience que nous ferons demain en retournant dans notre Galilée. Jérusalem, pour nous c'est Sylvanès. La Galilée pour nous, c'est notre lieu de vie habituel, notre condition habituelle et c'est notre Galilée, notre vie habituelle qui compte. Ce qui compte, c'est demain, après notre retour chez nous. Reconnaître le Ressuscité dans le quotidien de notre vie, dans notre Galilée. Il n'y aura pas là de grandes manifestations spectaculaires comme dans le récit que nous lirons. Rien de spectaculaire n'a lieu. À nouveau, c'est une manifestation indirecte, comme déjà dans les deux évangiles des deux jours précédents. Une manifestation indirecte. Il faut y regarder d'un peu près pour voir. C'est une manifestation par des signes. Que notre regard, pour employer la belle formule de Gustave Thibon, que notre regard, dans le quotidien de notre vie, ne manque pas à la lumière. La lumière y est. Que notre regard ne manque pas à la lumière.

Le texte de Jean 21, c'est une pêche miraculeuse. Dans ce chapitre, Jean reprend un récit qui se trouve déjà dans l'évangile de Luc, au chapitre 5 et sans doute connaissait-il ce récit de Luc. Dans Luc 5, nous connaissons l'histoire, c'est la pêche miraculeuse. Pierre et ses confrères avaient pêché toute la nuit, n'avaient rien pris. Jésus survient. Pierre dit, alors que Jésus lui demande d'aller en mer et de jeter le filet : *sur ta parole*, je vais y aller. Et alors, ils font une pêche au point que les filets se déchirent. Le récit se termine par la vocation de Pierre : tu seras désormais pêcheurs d'hommes.

Au chapitre 21, le récit que Luc situe durant l'histoire terrestre de Jésus, donc avant Pâques, Jean le place après Pâques. Il y a des similitudes entre les récits, il y a aussi des différences. Nous ne voulons pas maintenant porter notre attention sur cela, mais nous voulons être sensibles à l'éclairage réciproque de Luc par Jean et de Jean par Luc. Jean, qui connaissait Luc, indique que c'est dans notre quotidien après Pâques que se manifeste la réalité que Luc a située dans le quotidien avant Pâques. La vie pré-pascale de Jésus et la vie pré-pascale des disciples avec Jésus était, selon Luc, comme grosse déjà de la réalité pascale. Et inversement, la réalité pascale, selon Jean, est cachée dans le quotidien de la vie en Galilée. Le récit de la pêche miraculeuse est placé par Jean dans le contexte pascal, dans la Galilée pascale. C'est en Galilée, dans la quotidienneté de la vie habituelle, que le Ressuscité est : « Je suis qui je suis », « Je suis avec toi » le Seigneur.

Maintenant lisons ce passage, Jean 21, 1 à 14 : « Après cela, Jésus se montra encore aux disciples sur les bords de la mer de Tibériade. Voici comment. Simon-Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples se trouvaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : je vais pêcher. Il lui disent : nous venons nous aussi avec toi. Ils sortirent, montèrent en barque et cette nuit-là, ils ne prirent rien. Au lever du jour, Jésus parut sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. Jésus leur dit : les enfants, avez-vous du poisson ? Ils lui répondirent : non. Jetez le filet à droite de la barque et vous trouverez, leur dit-il. Ils le jetèrent donc et ils ne parvenaient plus à le relever tant il était plein de poissons. Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : c'est le Seigneur. À ces mots, Simon-Pierre mit son vêtement, car il était nu, et se jeta à l'eau. Les autres disciples vinrent en barque, remorquant le filet et ses poissons. Ils n'étaient guère qu'à deux cents coudées du rivage. Une fois descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise avec du poisson dessus et du pain. Jésus leur dit : apportez de ces poissons que vous venez de prendre. Simon-Pierre remonta dans la barque et tira à terre le filet plein de gros poissons. Cent cinquante-trois. Et quoi qu'il y en eut tant, le filet ne se déchira pas. Jésus leur dit : venez déjeuner. Aucun des disciples n'osait lui demander : qui es-tu ? car ils savaient bien que c'était le Seigneur. Alors Jésus s'approche, prend le pain et le leur donne. Et de même le poisson. Ce fut là la troisième fois que Jésus se montra à ses disciples une fois ressuscité des morts. »

Reprenons verset après verset ce récit. « Après cela, Jésus se montra encore aux disciples sur les bords de la mer de Tibériade. » *Après cela*. La vie continue, et cela nous fait toujours un peu peur. Nous sommes un peu comme les disciples sur la montagne de la transfiguration, où Moïse et Élie apparaissent alors que Jésus est au milieu, et les trois, Pierre, Jacques et Jean disent : Seigneur, te dresserons-nous ici, et à Moïse et à Élie, trois tentes ? Ils veulent rester sur la montagne. Nous voulons rester là où nous vivons un temps fort. Mais il y a un *après cela*.

Cependant, on peut dire à ce propos deux choses. Ce *après cela* n'efface pas le *avant*. N'efface pas les manifestations, le vécu à Jérusalem, le vécu à Sylvanès. Gardons ce vécu comme un bien précieux. Tout ce vécu d'ici et rendons grâce de ce vécu. Répondons à la grâce reçue par l'action de grâce. Si nous ne le faisons pas, la grâce pourrit en nous. Elle ne nous vivifie que lorsque nous rendons grâce. Rendre grâce pour Jérusalem. Jérusalem existe. Pâques existe. Et il y a toujours à nouveau une fois un tel temps fort dans notre vie. Et puis, deuxièmement, *après cela Jésus*. Que craignons-nous ? Certes, Jésus autrement, précisément dans le quotidien de la vie. Un Jésus plus quotidien, mais Jésus. Le quotidien aussi est un don de Dieu. Il y a la montagne et il y a la vallée. C'est une polarité, une réalité à deux pôles. L'un a besoin de l'autre. L'un éclaire l'autre, est éclairé par l'autre. Galilée, c'est la vallée, mais c'est la vallée qui devient lieu de manifestation de Jésus. C'est la vallée où il y a des percées de montagne. Où il y a des signes.

On peut peut-être même risquer de dire une troisième chose à propos de ce *après cela*. Après la mort de Jésus, il y a aussi quelque chose. On décloue Jésus fixé sur la croix et on le place dans le tombeau. C'est ce que nous commémorons aujourd'hui, en ce samedi saint. Dans ce *après cela* où Jésus est dans la position horizontale, il y a un travail de gestation qui se fait et cela nous a été signifié de bien des manières ce matin, dans l'office des ténèbres. Jésus travaille dans les lieux inférieures où l'éclat de Pâques se prépare. Pentecôte se prépare dans les profondeurs. Il y a dans ce *après cela* comme un temps d'incubation. Il y a des frémissements, mais ce temps d'incubation se terminera cinquante jours après, à Pentecôte. *Après cela*, peut-être un temps de régression où on rentre dans son chez-soi et où rien de particulier ne se passe et où néanmoins il y a des frémissements de ce qui va faire irruption en plénitude cinquante jours après, alors que Pentecôte se prépare déjà auparavant. *Après cela*.

Après cela, après Pâques, que peuvent bien faire les disciples. Eh bien, ils retournent à leur métier. Ils vont à la pêche. C'est la routine. Comme pour nous la routine reprendra d'ici peu. « *Après cela*, Jésus se montra encore aux disciples sur les bords de la mer de Tibériade. Voici comment. Simon-Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples se trouvaient ensemble. » Ils sont sept. Pourquoi sept ? Où sont les autres ? Ils restaient pourtant onze. Les autres sont certainement ailleurs. Nous ne restons pas non plus ensemble. Mais ils sont sept ici. Ils ne sont pas dispersés chacun pour soi de son côté, chacun dans son coin. Le compagnonnage avec Jésus n'a manifestement pas été pour rien. Leur vécu commun avec lui a laissé des traces et on peut admettre que les autres, les quatre ou cinq autres, ne se sont pas non plus perdus chacun dans la nature, même s'ils ne sont pas ici avec les sept. Et d'ailleurs, parmi les sept, il y a des non-apôtres. Nathanaël, qui était mentionné dans le premier chapitre de l'évangile de Jean, qui n'a plus jamais fait surface entre temps et qui, tout à coup, est là. Et il y a deux inconnus, qui ne sont pas identifiés, l'un des deux est sans doute celui qui va être mentionné : le disciple bien-aimé.

Sept, c'est un chiffre de plénitude. Déjà là où deux ou trois sont rassemblés au nom de Jésus, il y a plénitude. Il n'est pas nécessaire d'être sept, mais quand il y a sept, ou deux ou trois, il y a un plein qui est réalisé. Il y a une condition de possibilité pour un vécu signifiant, pour un temps fort à vivre entre deux ou trois, ou entre sept.

« Simon-Pierre leur dit : je vais pêcher. Ils lui disent : nous venons nous aussi avec toi. Ils sortirent, montèrent en barque et cette nuit-là, ils ne prirent rien. » Le quotidien. Je viens de dire que c'est dans le quotidien que le Ressuscité se manifeste, par des signes. Et voilà, paf, le lieu de manifestation du Ressuscité, c'est le lieu de l'absence du Ressuscité. C'est l'échec. Rien. Arrêtons-nous ici un instant. L'échec est un moment décisif. C'est un moment de décision dans notre vie. Il y a la tentation de nous dire : tout a été donc pour rien. La résurrection, ce que nous avons vécu à Pâques, à Jérusalem, à Sylvanès, une illusion. Jérusalem, Sylvanès, des lieux où se manifestent des marchands d'illusion. Jésus, une douce illusion. Une fuite, une évasion hors de la réalité des choses. Mais, si tout au contraire, parler ainsi était la vraie fuite ! Une fuite devant la réalité, devant la réalité quotidienne dans son sens, dans sa direction, devant la réalité comme mise à l'épreuve, comme épreuve précisément.

Comme lieu de manifestation de Dieu, du Christ, à travers ce qui apparemment est le contraire. Comme lieu de manifestation dans l'impuissance de Dieu. Comme lieu de manifestation par la croix. Mais cette croix, elle est à décrypter, à déchiffrer. Il y a plein de chiffres comme cela dans notre vie, plein de signes, plein de traces en creux, une béance, un vide, un tombeau vide, mais dont le sens se dira. Il font l'épreuve, les disciples, l'épreuve de la croix. C'est cela le quotidien. C'est cela leur Galilée, c'est cela notre Galilée. L'épreuve que tout est fini. Et alors, il faut endurer. Il faut durer. Il faut, précisément, ne pas fuir, mais rester dans l'épreuve. Il ne faut pas nous laisser fasciner par le désespoir. Le désespoir peut nous fasciner. Et il ne faut pas non plus nous laisser fasciner par la superficialité, par l'évasion dans les lumières folles, les feux-follets de la vie qui nous distraient. Tout cela, le désespoir et les feux-follets de la vie superficielle, c'est là, l'illusion. Mais une illusion qui est réelle, qui est efficace, mais dans le sens mortifère. Le désespoir, les feux-follets de la superficialité, ce sont des puissances qui tuent.

Nous n'apprenons rien, à propos des sept, sur leurs réactions devant l'échec, mais c'est peut-être notre expérience, c'est la mienne en tout cas, je la fais souvent, cette expérience de l'échec de mes efforts, comme les sept ont échoué dans les leurs. C'est l'expérience qu'il n'y a de nouveau commencement qu'en acceptant une fin, qu'en acceptant d'être fini, d'être au bout. Il y a de nouveau commencement que si nous nous décripons, si nous lâchons prise. Alors et alors seulement, la grâce qui est don peut être donnée. Et tout ce qui se fait de bien dans nos vies est don, même si cela ne va pas sans travail, sans sueurs et sans larmes, comme pour les disciples qui avaient bien dû aller à la pêche. Ils ont dû mettre la main à la pâte, mais c'est ainsi qu'ils ont été comblés.

« Au matin, au lever du jour, Jésus parut sur le rivage, mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. Jésus leur dit : les enfants, avez-vous du poisson ? Ils lui répondirent : non. » Le matin, au lever du jour. Le psaume dit : le soir les pleurs, le matin les cris de joie. C'est une journée nouvelle qui commence, une neuve journée, comme disait Sr. Danièle à Pommérolles. Tout est à redécouvrir. Le matin, nous ne rentrons pas simplement dans la routine, mais il y a à aiguïser à nouveau les instruments de notre métier, de notre travail. Il y a à réapprendre. « Mes enfants », dit Jésus. Le matin, nous sommes enfants. Il y a une croissance qui doit s'effectuer à travers la journée. « Mes enfants, avez-vous du poisson ? » Quelle finesse dans la question de Jésus. Mes enfants, avez-vous du poisson ? Une question qui est un appel à un changement, à une conversion, une reconversion, une métamorphose. Un défi est jeté par Jésus, qu'ils n'ont pas encore identifié. Un défi : avez-vous un peu de poisson ? Une pro-vocation, une vocation pro, un appel à aller de l'avant.

Jésus, l'inconnu encore, de dire, après leur réponse négative : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc et ils ne parvenaient plus à le relever tant il était plein de poissons ». Jetez les filets du côté droit. Tout a un sens dans ce récit. Le côté gauche, c'est le côté de l'intuition, c'est le côté nocturne. La pêche, habituellement, se fait de nuit. Jésus, encore inconnu, leur demande de sortir en mer en plein jour. C'est inhabituel. C'est contre la routine. Et de jeter le filet du côté droit, du côté de la raison réfléchie, pensée. Cela va à l'encontre, d'une certaine manière, de la raison professionnelle, puisque on pêche de nuit. Mais puisque c'est le jour, et puisqu'il faut bien manger, il n'y a pas de poisson, et bien il faut mettre la raison, la réflexion en action et demander comment on peut arriver à un résultat selon des voies nouvelles. Ici, c'est la voie de la raison. Ils entreprennent, ces sept, contre toute espérance. Mais, ils sont pour ainsi dire suscités à un nouveau courage, par la présence de cette voix, de ce Jésus encore inconnu, comme les pèlerins d'Emmaüs sentaient brûler leurs cœurs en eux alors qu'ils étaient en chemin avec cet inconnu. Notre cœur ne brûlait-il pas ? Il y a des êtres sur notre route qui nous rendent le courage. Il y a quelque fois même, dans l'absence de qui que ce soit, un nouveau courage qui nous est donné. C'est ce qui se passe pour ces disciples. Ils font l'expérience d'une présence. Cela on ne peut pas le faire. On peut seulement l'accueillir, c'est un don, mais soyons attentifs à ce surgissement du courage, dans notre vie. Un surgissement dans l'expérience de l'échec même, où rien ne va plus mais où soudain, tout à coup, tout part à nouveau. Tout part nouveau. Et nous avons conscience alors que c'est une grâce, un don, qui aurait pu ne pas être. C'est un aiguillage déterminant quand ce surgissement apparaît dans notre vie. Il faut alors entrer dans cette direction. Il faut alors oser.

« Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : c'est le Seigneur. À ces mots, Simon-Pierre mit son vêtement, car il était nu, et il se jeta à la mer. » C'est le Seigneur. Il y a ici comme la naissance de la confession de foi en Jésus comme Seigneur, comme Kurios. Et ce qui se passe ici, au lac de Tibériade

est comme le répondant d'un texte très ancien que nous avons dans le livre de la Genèse, le dernier verset du chapitre 4 de la Genèse. Il est dit là : « C'est alors que l'on commença à invoquer le nom du Seigneur ». C'est là sans doute le jour de naissance dans la conscience humaine, du nom de Dieu, où Dieu est appelé pour la première fois. Nous savons que ce nom, Seigneur, qui est désigné en hébreu par le tétragramme, ces quatre lettres que le juif croyant ne prononce pas parce que Dieu est indicible, au-delà de toute compréhension, nous savons que ce nom peut, selon certains exégètes, se dire : ya hou, c'est lui, alors que Moïse, selon Exode 3, apprend que le sens de ce nom c'est « Je suis qui je suis », « je suis avec toi », « je serai avec toi ». On peut tout simplement aussi, en tout cas dans Genèse 4, à la fin de ce chapitre, comprendre ce nom dans le sens « c'est lui ». Il y a un surgissement dans la conscience de ces premiers hommes d'une présence dans le quotidien de leur vie, mais une présence qui étonne, qui surprend, qui émerveille. « C'est lui », c'est à nouveau lui. Et c'est ce nom-là, le tétragramme, que la version grecque de l'Ancien Testament rend par Kurios, Seigneur, c'est ce nom-là que Jean, le disciple bien-aimé, prononce ici : c'est le Seigneur, c'est lui. Surgissement d'une façon toute neuve d'un nom qui était archi connu mais qui sort ici comme des eaux baptismales, comme d'une expérience de Pâques, comme un nom tout nouveau.

« À ces mots, Simon-Pierre mit son vêtement, car il était nu. Il se jeta à l'eau ». Simon-Pierre est nu et il se revêt, il met un vêtement. Il est nu devant l'expérience, il a besoin d'être revêtu et, mettant un habit, il se jette à l'eau. C'est comme pour indiquer que le vêtement que Pierre reçoit, c'est le vêtement de son baptême. Il entre dans son baptême. Et on peut dire, il n'est pas dit qu'il en est sorti. Bien sûr, il est sorti de l'eau, mais d'une autre façon, il y est toujours, toute sa vie dans son baptême. Comme pour nous aussi l'acte initial du baptême, c'est l'acte qui nous fait entrer dans une existence qui dans toute sa durée est placée sous le double signe du baptême, le signe de la mort, du mourir à nous-mêmes, et de la résurrection.

« Les autres disciples vinrent en barque, remorquant le filet et ses poissons. Ils n'étaient guère qu'à deux cents coudées du rivage. » [...]

« Une fois descendus à terre, ils aperçoivent un feu de braise avec du poisson dessus et du pain. » Après l'eau, le feu. Et ce feu est déjà là. Bien sûr, matériellement, il est là, mais c'est un signe à nouveau. Il y a un symbolisme. Le Ressuscité entretient la braise. Il entretient la braise en nous, en toi, en moi, le feu de l'Esprit. Cet Esprit qui a déjà été donné à Marie et Jean sous la croix. Cet Esprit qui a été donné le soir de Pâques aux douze, cet Esprit qui va éclater cinquante jours après, à la Pentecôte. Mais déjà il est là, tel une braise, le feu de l'Esprit. La braise qui fait bouillir la marmite. La marmite de notre vie. Et sur la braise, il y a quelque chose à manger. Pas suffisamment. Il faut apporter aussi le fruit de son propre travail, mais déjà nous pouvons faire fond sur quelque chose sur la braise, un peu de poisson et du pain. Le feu est là. Il faut l'éveiller. Il faut le remuer. Il faut l'entretenir. Et il faut lui faire faire quelque chose. Il faut mettre quelque chose dans la marmite. Le feu n'est pas là pour lui-même, mais il est là pour le poisson et pour le pain. Un poisson à partager. Un pain à rompre. Le poisson et le pain ne deviennent sujet d'action de grâce et donc de joie, d'eucharistie, que partagés, que rompus. Du moins partagés, rompus intérieurement, et aussi par des signes extérieurs. C'est pour cette raison-là que nous sommes invités à partager avec d'autres et à ne pas rester enfermés égoïstement sur nous-mêmes.

« Simon-Pierre remonta dans la barque et tira à terre le filet plein de gros poissons. Cent cinquante-trois. Et quoi qu'il y en eut tant, le filet ne se déchira pas. » Cent cinquante-trois poissons. Il y a un sens symbolique. St-Jérôme raconte qu'à son époque, on considérait qu'il y avait cent cinquante différentes sortes de poissons. Cent cinquante-trois, c'est aussi la somme de tous les nombres de un à dix-sept. Dix-sept, c'est dix plus sept. Dix, un chiffre plein, sept, un chiffre plein. Cent cinquante-trois désigne une plénitude. Ce chiffre renvoie à l'universalité de la pêche, à laquelle les disciples sont appelés et en vue de laquelle ils sont préparés. Nous pouvons aller à tous les endroits du monde, dans tous les lieux de vie, faire face à tous les défis que nous y rencontrons. À toutes les situations, parce que toute l'humanité, voire tout le cosmos, est éclairé, concerné, transfiguré par Pâques. Cent cinquante-trois poissons. Tout est concerné. Il y a une portée œcuménique, pour toute la terre habitée, une portée cosmique, de la résurrection.

« Le filet ne se déchira pas ». C'est une image de l'Église. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait des séparations entre chrétiens. Il y a une diversité. Elle est une richesse. Mais il y a une promesse et un appel à l'unité, dans la diversité. Le filet ne se déchira pas. Le schisme n'est pas une fatalité. Il y a

promesse de réconciliation à travers le renouveau de l'Église, des Églises, dans le sens de la communion des Églises, de la communion des sept, sur la base de la différence qu'il y a entre eux.

« Le Seigneur leur dit : venez déjeuner. Aucun des disciples n'osait lui demander : qui es-tu ? car ils savaient bien que c'était le Seigneur. » Ils savaient bien que c'était lui. Ils ne demandent pas. Ils ne posent pas des questions inutiles. Ils ne discutent pas. Ils ne coupent pas les cheveux en quatre. On peut tuer la vie par la discussion. Ils font silence, et dans le silence, il peut y avoir une communication, une communion qu'aucune discussion où on coupe les cheveux en quatre, où on analyse, ne permet.

« Alors, Jésus s'approche, prend le pain et le leur donne et de même le poisson. » C'est la nourriture quotidienne qui leur est donnée. Mais la nourriture quotidienne à la lumière de la fraction du pain, à la lumière du jeudi saint, à la lumière de ces moments où le Ressuscité mange et boit avec les disciples après sa résurrection. Cette nourriture quotidienne, elle est reçue de lui, même si eux-mêmes ont mis la main à la pâte. Néanmoins, le résultat de leur travail, ils le reçoivent comme un don, comme une grâce qui leur est faite, ils le reçoivent dans l'action de grâce.

Reconnaître le Ressuscité. Reconnaissance indirecte dans la Galilée quotidienne, dans le temps plein de notre vie, marquée par le besoin, par la détresse, par l'épreuve, mais marquée aussi par l'irruption de la grâce, de la bénédiction. Marquée par l'actualisation de notre baptême, de notre baptême d'eau et d'Esprit. Marquée par la vie de la résurrection à travers la mort quotidiennement traversée à nouveau. Marquée par le partage du repas et par l'expérience de la présence de « Je suis avec toi », par la présence de « C'est lui ».

Reconnaître le Ressuscité. Le reconnaître de façon indirecte, telle était notre cheminement à travers ces trois jours.

Quelques points de réflexion : qu'est-ce que tout cela, reconnaître le Ressuscité de façon indirecte, à travers l'écoute, par les plaies touchées, dans le quotidien de la vie, qu'est-ce que tout cela fait en moi ? Et puis, l'affirmation de la reconnaissance indirecte, par la parole dite, par l'écoute, par les plaies touchées, dans le travail habituel, cette affirmation, est-ce qu'elle se vérifie et comment, dans ma vie, dans notre vie ? Et enfin, les disciples d'Emmaüs sont deux. Dans la scène de Thomas, il y a tout le groupe des disciples, au lac de Tibériade, ils sont sept. Il y a un discernement communautaire des signes et une ouverture quand nous sommes à plusieurs, aux manifestations, aux signes du Ressuscité, jusque dans le quotidien de la vie.

O Christ, Seigneur de toutes nos Galilées, donne-nous de te reconnaître dans l'humble et nue et riche quotidienneté de notre vie, dans tous les signes que tu y mets. Amen.